

Michael Bernsen (éd.)

# Un Canon littéraire européen?

Actes du colloque international  
de Bonn des 26, 27 et 28 mars 2014



CULTURES EUROPÉENNES

Réseau international de recherche des  
universités de Bonn, Paris-Sorbonne,



IDENTITÉ EUROPÉENNE?

Florence, Salamanque, Fribourg, Varsovie,  
St Andrews, Sofia, Toulouse et Irvine, CA.

**Un Canon littéraire européen?**

# **Un Canon littéraire européen?**

**Actes du colloque international de Bonn des 26,  
27 et 28 mars 2014**

**Édité par Michael Bernsen**

**Universität de Bonn**

**Rédaction:** Anaïs Buclon, Maria Erben, Claudia Jacobi, Milan Herold

© 2017 Bonn, Cultures européennes – identité européenne  
Ce livre est disponible par <https://www.europaeische-kulturen.uni-bonn.de/publikationen>  
et par <https://bonndoc.ulb.uni-bonn.de>  
Allemagne  
Images: Wikimedia Commons

## Table des matières

Didier Alexandre (Paris) / Michael Bernsen (Bonn)

### **Introduction**

Un canon littéraire européen? – 7

Peter Frei (Irvine, CA.)

### **« Rabelais, il a raté son coup »**

L'histoire d'une canonisation paradoxale – 13

Michael Bernsen (Bonn)

### **Le portrait *Louis XIV en costume de sacre* d'Hyacinthe Rigaud**

Pourquoi appartient-t-il au canon européen ? – 21

Fabienne Bercegol (Toulouse)

### **Les enjeux du canon littéraire européen chez Chateaubriand – 35**

Didier Alexandre (Paris)

### **Le Goethe canonique dans un corpus critique littéraire française (1830-1930) – 45**

Michael White (St Andrews)

### **Le réalisme allemand et la canonisation européenne – 69**

Patrizio Collini (Florence)

### **Kurt Wolff**

Un éditeur établit le canon de l'expressionnisme littéraire – 77

Alessandro Gallicchio (Firenze)

### **Entre cosmopolitisme et chauvinisme**

La difficile reconstruction d'un « canon artistique » à Paris dans l'Entre-deux-guerres – 81

Jean-Yves Laurichesse (Toulouse)

### **La bibliothèque européenne de Jean Giono – 91**

Claudia Jacobi (Bonn)

**« Comment fait-on pour vivre quand on n'a pas lu Proust ? »**

La canonisation de Marcel Proust par l'autofiction française et italienne – 99

Véronique Gély (Paris)

**La littérature comparée en France et le canon littéraire européen**

Une relation paradoxale – 111

Remigius Forycki (Varsovie)

**Entre l'Est et l'Ouest ou quels partages littéraires en Europe? – 121**

Henryk Chudak (Varsovie)

**Perspectives polonaises sur le canon européen – 129**

Franz Lebsanft (Bonn)

**Le français, langue malheureuse ?**

Autour d'un aspect de *l'Identité malheureuse* d'Alain Finkielkraut (2013–2014) – 135

Raúl Sánchez Prieto (Salamanque)

**Les conflits linguistiques en Europe de l'Ouest et en Europe de l'Est**

Peut-on établir un canon? – 145

Aneta Bassa (Varsovie)

**Le canon littéraire européen à l'ère du numérique**

Zoom sur les réseaux sociaux français, italiens et polonais – 155

Mario Domenichelli (Florence)

**De la littérature et de l'identité européenne à l'âge global**

Les guerres canoniques – 163

# Entre l'Est et l'Ouest ou quels partages littéraires en Europe?

## 1. Introduction

Au cours des dernières décennies, les littératures nationales sont appelées à chercher et à trouver, dans le commun horizon de l'Europe, des formes toujours plus hautes de dialogue et de collaboration créatrice. La construction d'un avenir européen unitaire, qui a tant d'importance dans les domaines politique, social et économique, dépend en premier lieu de la vie culturelle. Robert Schuman dès le début de la création de la « Communauté européenne du Charbon et d'Acier » alertait que l'Europe ne devra pas rester uniquement une entreprise économique et technique : « L'Europe avant d'être une alliance militaire ou une entité économique, doit être une communauté culturelle dans le sens le plus élevé de ce terme ».<sup>1</sup> Au moment où le monde se constitue en blocs, en civilisations, en réseaux d'intégration, où l'histoire se fait géographie, l'Europe doit savoir qui elle est, avec qui et comment elle doit construire son avenir politique et culturel. Les membres de l'Union Européenne n'ont pas encore choisi; ils n'en ont même pas vraiment débattu. Dans ce contexte, il est nécessaire de poser quelques questions cruciales concernant l'identité culturelle de l'Europe: Qu'est-ce que l'Europe littéraire? L'Europe littéraire avec son canon a-t-elle un sens aujourd'hui et sur quelles traditions s'appuie-t-elle? Jusqu'où étend-elle son influence? Comment comprendre aujourd'hui l'Est et l'Ouest – ces lieux si mobiles au cours des siècles? Aux frontières actuelles de l'Europe, l'image canonique d'une littérature européenne se dessine-t-elle clairement? À quel titre la Russie aurait-elle droit d'être citée dans une littérature européenne? Il me paraît aussi important de localiser les liens culturels qui unissent des peuples aujourd'hui désireux de vivre ensemble. Mais ces liens sont-ils assez solides pour fonder une communauté culturelle européenne, ou se réduisent-ils à des fictions impalpables? Enfin, on peut se demander: Quels sont les partages littéraires en Europe?

## 2. Alexandrie en Egypte ou l'union sacrée de la civilisation du livre

Le grand axe de la culture européenne se crée autour du livre. L'homme-livre d'Arcimboldo, peintre à la cour de Vienne en 1562, est devenu une icône de la bibliothèque où le livre illustre tous les pouvoirs. Notre civilisation est celle de la lecture. Les études littéraires classiques se sont constituées au troisième siècle avant Jésus-Christ à Alexandrie en Egypte qui, grâce à la création du Museion (ou sanctuaire des Muses), sera pour près d'un millénaire la capitale culturelle de l'Occident. Le foyer spirituel d'Alexandrie, avec sa bibliothèque comportant près de 700 000 rouleaux (selon Aulu-Gelle) rassemblés de tous les horizons du monde civilisé et les savants disposant de leur côté de tout le matériel nécessaire à leurs travaux, peut être considéré comme une Université avant la lettre. Les grands noms d'Alexandrie dans l'ordre littéraire seront, pour la première fois dans l'histoire de l'Occident, ceux de bibliothécaires. Ils ne créent pas de textes littéraires – leur préoccupation s'attache aux œuvres des autres qui, épaves des siècles, risquent de se perdre dans l'érosion du temps. C'est à cette époque-là qu'apparaît la civilisation de la lecture animée par les professionnels du livre que l'encyclopédiste savant Ératosthène, qui dirigeait la Bibliothèque, appelait « philologues » (d'autres lettrés préféraient les appeler « grammairiens » ou « critiques »). Ce sont eux qui ont mis au point le corpus des « saintes écritures » homériques, tel que nous le possédons aujourd'hui. Après des millénaires, les savants d'aujourd'hui conservent encore dans leurs étymologies culturelles le patrimoine génétique des thèmes et des images, des personnages, des situations et des aventures qui constituent l'univers de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Nous disposons aujourd'hui de 188 manuscrits de l'*Illiade* et de 76 manuscrits de l'*Odyssée*, la plupart postérieurs à 1450, quelques-uns remontant au XIII<sup>e</sup> siècle. Toutes ces copies semblent dériver d'une vulgate hellénistique d'origine alexandrine. Les successeurs d'Ératosthène développent l'étude systématique des textes littéraires, dont ils font définitivement un ensemble

---

<sup>1</sup> Robert Schuman: *Pour l'Europe*. Genève: Nagel 2005 (1965) (Écrits politiques), pp. 45-46.

organisé et canonisé sous une forme fixe et définitive, qui s'imposera à la tradition pédagogique de Rome, puis à celle de l'Occident.

En constituant les études homériques, les philologues alexandrins, tels archivistes du patrimoine culturel, mettaient au point une méthodologie qui devait s'appliquer à l'ensemble des textes accumulés dans leur Bibliothèque. Après avoir rassemblé et proprement sauvé l'héritage de la Grèce, ils l'ont mis en ordre et lui ont donné un statut; ils en ont fait un corpus qui s'est imposé dans la suite des temps aux études classiques.

Le travail du texte et la mise au point des technologies le concernant fondent une nouvelle tradition intellectuelle. Les philologues de la Renaissance et les maîtres des universités modernes s'inscrivent dans la tradition alexandrine, fidèles à une même exigence de connaissance rigoureuse.

A en croire Ernst Robert Curtius, parmi les littératures modernes, c'est la littérature italienne qui, la première, a constitué un canon. Dante, Pétrarque, Boccace et le Tasse faisaient une concurrence à la littérature des Anciens et à la poésie néo-latine. Ils étaient capables de servir de base et de modèle aux pratiques italiennes, comme Homère et Virgile aux exercices gréco-latins. Or, chacun d'eux est resté à sa façon en relation avec l'Antiquité, car les tendances classicisantes du Cinquecento italien se perdaient dans d'interminables discussions sur la poétique d'Aristote. Il n'existe pas dans la littérature italienne un système « classique » achevé. En revanche, il s'est constitué en France dans l'école de Ronsard. À la vérité seule la France possède un système littéraire classique au véritable sens du mot. Curtius écrit:

Le classicisme français n'est pas une imitation artificielle des modèles antiques (sur lesquels il ne fait que jeter un simple coup d'oeil, pour s'assurer de sa propre force), mais au contraire un produit spécifique du caractère national, où domine le rationalisme propre à l'esprit français.<sup>2</sup>

La France s'efforçait, pour des générations à venir, de faire de son esprit national une des bases de l'esprit occidental et non seulement dans le domaine des lettres. Fénelon, en déclarant dans son *Discours à l'Académie* en 1693 « [...] qu'il faut écrire comme les Raphaël, les Carrache et les Poussin ont peint », attachait l'idéal classique à l'idéal commun à tous les arts. C'est pour la première fois, en le rattachant à la peinture de la Renaissance, que l'on soustrait l'idéal classique aux querelles des savants, des théoriciens de l'art, des partisans ou adversaires des Anciens. Ainsi, le canon de l'art moderne, né dans la Rome des Sixte IV, Jules II et Léon X, est devenu un modèle universel pour toute l'Europe.

### 3. De la Renaissance à Moscou aux Lumières à Pétersbourg

Quant à la Russie du temps du Concile de Florence et de Sixte IV, c'est-à-dire à l'époque d'Ivan III, elle s'approche incontestablement du canon esthétique en question. Il est même légitime d'utiliser ici la notion de « la Renaissance à Moscou » (cette expression est de Paul Piering<sup>3</sup>). En effet, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la Russie par sa position géographique était appelée à prendre rang en Europe et, victorieuse des Mongols et des Tatars, à se mettre au pas avec les nations plus avancées, contre les Ottomans. Déjà lors du Concile de Florence, en pleine efflorescence d'humanisme, Grecs, Russes et Latins y ont discuté l'union du Monde Chrétien. Aussi le grand knèze de Moscou, fasciné par la gloire des Paléologues, a demandé par le biais du métropolite Nice Bessarion, la main de la princesse Zoé qui vivait à Rome aux frais du Pape Sixte IV. L'apparition de la princesse byzantine a fait époque dans sa patrie d'adoption. À cet événement se rattachait le progrès artistique de Moscou. Les Grecs et les Italiens arrivés avec Sophie Paléologue ont répandu autour d'eux leurs idées, ils ont élargi les horizons des gouvernants et sont devenus les intermédiaires d'office avec l'Europe. Quelques-uns, vite assimilés, ont inaugurés les nouvelles familles devenues illustres dans les siècles à venir: Ciceri - Cziczerin, Cassini - Kaszkini etc. Un reflet de la Renaissance a illuminé le Kremlin et il est curieux de voir, sur un fond essentiellement russe, les influences récentes italiennes et byzantines

<sup>2</sup> Ernst Robert Curtius: *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*. P.U.F.: Paris 1956, p. 322.

<sup>3</sup> Paul Pierling, S.J.: « La Renaissance à Moscou 1477-1513 ». Dans: Paul Pierling, *La Russie et le Saint-Siège. Etudes diplomatiques*. 5 vols., Paris: Plon 1886-1912, vol. 1, pp. 186-252.

se croiser avec les anciens souvenirs mongols et tatars. Lorsque les Italiens auront transformé le Kremlin, on admirera leurs merveilles artistiques, on en tirera parti, mais aucun effort ne sera tenté pour réveiller l'esprit national et rivaliser avec l'étranger. La culture extérieure de l'Occident apparaissait à Moscou; et pourtant, le souffle qui avait produit cette culture n'atteignait pas les Moscovites. Ivan III n'a jamais sérieusement pensé à fonder des écoles, à répandre l'instruction, à former une génération nouvelle capable de s'assimiler les récentes conquêtes du progrès. Chose plus étrange encore, les mêmes Grecs qui ont érigé en Italie des chaires d'éloquence et de philosophie, commenté Platon et Aristote, Homère et Démosthène, n'ont même pas essayé d'expliquer la grammaire à Moscou. L'enseignement appartenait, comme auparavant, aux monastères et aux bureaux. Il importe d'ajouter ici que le mariage d'Ivan III avec l'héritière d'un trône renversé par les Turcs n'a exercé aucune influence fâcheuse sur les rapports diplomatiques entre les deux peuples. Le prince moscovite ne poussait des cris de guerre contre Stamboul que pour édifier l'Occident. Il pouvait même adopter les armoiries byzantines, l'aigle noire à deux têtes, sans exciter les jalousies ou les soupçons de son puissant voisin. Le lien spécial qui unissait Moscou à Byzance s'est resserré avec l'apparition de Zoé/Sophie en plein pays russe, mais au profit de Moscou, au détriment de Byzance qui avait autrefois ambitionné l'hégémonie absolue dans le monde – c'était « la nouvelle Rome ». Quelque chose d'analogue se répète maintenant à Moscou: Byzance a failli à sa mission, celle-ci est dévolue à Moscou. Le moine Philothée de Pskov a été le premier à formuler la théorie brillante de « Moscou troisième Rome »<sup>4</sup>. On peut comprendre dès lors l'importance d'un mariage qui, élargissant tout à coup les horizons, donnait l'accès réel à la dimension occidentale, européenne et universelle. Dès l'année 1473, le sénat de Venise (Venise – « la reine des mers et la fiancée de l'Océan »), toujours prudent dans ses affirmations, reconnaissait de sa propre initiative, les droits d'Ivan III sur l'empire de Byzance, à défaut de succession mâle dans la lignée des Paléologues. Ainsi, la Russie est entrée dans le concert des nations chrétiennes d'Europe.

L'histoire de la littérature russe au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles a fait une grande place aux écrits politiques et à la pensée sociale. Cependant, le corpus restait, presque dans tous les traités, égal à lui-même: il s'agissait d'œuvres ayant trait à l'Union de Florence (1439), à la chute de Constantinople (1453) et à la théorie de « Moscou troisième Rome » qui était presque toujours regardée comme le fondement idéologique de l'autocratie russe. Une particularité de cette littérature était le caractère « utilitaire » de la plupart de ses genres. Les *Vies* étaient les textes du culte et les *Chroniques* portaient, à la connaissance du lecteur, les événements les plus importants de l'histoire moscovite. Un autre aspect original de la littérature russe ancienne, c'est l'absence de fiction délibérée et de personnages inventés. Or, les *Povesti* de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle s'écartent manifestement de cette tradition et c'est dans les premiers textes appartenant à ce genre tels que le Roman de Dracula (*Povest o Drakule* – 1486) que nous pouvons observer les prototypes originaux de la prose russe « à sujet » de l'époque moderne, c'est-à-dire de ce qu'il est convenu d'appeler le canon des « belles-lettres » russes.

La littérature du XVII<sup>e</sup> siècle comporte très peu de monuments que nous puissions considérer comme ancêtres des belles-lettres des Temps Modernes. Hélas, Ivan le Terrible, selon les mots du prince Kourbski, a « mis sous les verrous le royaume de Russie, c'est-à-dire le libre genre humain, comme dans l'enfer d'un cachot »<sup>5</sup>. Le bilan culturel du XVII<sup>e</sup> siècle, établi pour la première fois de façon vraiment complète par les fondateurs de la littérature russe nouvelle: Vassili Trétakovski, Mikhaïl Lomonsov, Alexandre Soumarokov ne pouvaient considérer que d'un œil réprobateur l'héritage du XVII<sup>e</sup> siècle – ils y voyaient leur Moyen Âge. Or, vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle Dimitri Likhatchov et Barbara Adrianova-Peretc jugeaient autrement cette évolution littéraire :

La grande littérature russe des Temps Modernes n'est pas née au XVIII<sup>e</sup> siècle, ni à Pétersbourg : elle parachève le développement multiséculaire de toute la littérature russe.<sup>6</sup>

4 Voir Hélène Carrère d'Encausse: *Le malheur russe, essais sur le meurtre politique*. Paris: Fayard, 1988, pp. 46-49 et 52-58.

5 Voir Efim Etkind/Georges Nivat/Ilya Serman/Vittorio Strada: *Histoire de la littérature russe. Des origines aux Lumières*. 6 vols. Paris: Fayard 1988-2005, vol.1, p. 177, voir aussi: André Kourbski: *Histoire du règne de Jean IV (Ivan-le-Terrible)*. Trad. par M. Forstetter. Genève: Droz 1965.

6 *Histoire de la littérature russe*, vol. 1, p. 183.

Certes, le passage d'un canon littéraire à un autre, que l'on a coutume d'appeler en Russie l'occidentalisation, ne s'était pas encore effectué au XVII<sup>e</sup> siècle.

Le passage du classicisme au sentimentalisme était un phénomène commun à toute l'Europe de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. En Russie, il s'est produit bien plus tard, doublé d'une mutation linguistique, essentielle pour l'occidentalisation des lettres russes. Au XVIII<sup>e</sup> siècle la Russie connaissait encore la situation traditionnelle de diglossie: une langue écrite, formée sur la base du slavon, très différente de la langue parlée et une autre langue parlée qui ne s'écrit jamais. Les grands genres poétiques ainsi que l'éloquence officielle utilisaient le slavon; les autres genres littéraires avaient également recours au slavon, mais avec un degré plus fort de russification. On a essayé de codifier ce phénomène en transposant à la spécificité russe la théorie des trois styles (élevé, moyen et bas) emprunté à Quintilien. Cette classification convenait bien à l'esthétique du classicisme, mais en réservant dans la langue écrite une place importante aux mots slavons incompréhensibles au profane, elle ne pouvait satisfaire qu'une caste de lettrés et était inapte à répondre à l'horizon d'attente du public occidentalisé qui s'était formé au Siècle des Lumières. Cette société privilégiée ne pouvait se servir ni de la langue écrite slavonisante, trop encombrée d'archaïsmes inintelligibles, ni du russe parlé, ou faisaient défaut les termes abstraits. C'est pourquoi, à la fin du XVIII<sup>e</sup> comme au début du XIX<sup>e</sup> siècles, elle avait recours habituellement à un troisième idiome – le français, alors langue universelle utilisée par toutes les élites européennes, et qu'elle jugeait seule propre à exprimer ses idées et son mode de vie, l'un et l'autre empruntés à l'Occident. Ainsi, pour répondre aux besoins du public, l'écrivain était amené à rompre avec la tradition livresque et la langue littéraire antérieure et à créer pour son propre usage littéraire une langue littéraire neuve capable de répondre aux mêmes besoins auxquels répondait, dans la communication orale, le français. À l'orée du XIX<sup>e</sup> siècle on revenait à faire disparaître la diglossie et à créer une langue à la fois écrite et parlée, rendant ainsi la situation linguistique de la Russie semblable à celle des pays occidentaux. Il est généralement admis que la langue littéraire russe moderne, fixée notamment grâce à l'œuvre de Pouchkine, a fait sienne la synthèse réalisée par les « Occidentalistes » et les « Slavophiles ». Le XVIII<sup>e</sup> siècle n'avait pas connu une telle coupure du monde littéraire en deux camps antagonistes. Cette querelle est importante parce qu'elle est le premier d'une série de grands débats dans lesquels s'affronteront les intellectuels russes tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Depuis 1803 on appelle ces intellectuels l'intelligentsia russe (Joseph de Maistre les appelait « les Pougatchev d'Université »<sup>7</sup>).

Résumons : les Lumières étaient comprises en Russie comme l'action d'éclairer les ténèbres, conformément à l'étymologie du mot français clarté et la notion de ténèbres. Dans son texte intitulé *Le caractère spécifique des Lumières russes*, Iouri Lotman de l'Ecole de Tartu, met l'accent sur une ligne de partage entre Occident et la Russie. Il écrit:

En Russie le destin des Lumières fut autre qu'en Occident et leur vie beaucoup plus longue, leurs idées plus vivaces beaucoup plus longtemps – parce que plus vivace était leur ennemi: l'ordre féodal... Jusqu'à l'époque de Korolenko et de Gorky, les idées utopiques restent pour les écrivains russes une réalité vivante. Impossible pour eux de dire adieu à l'utopie en riant, comme le fit Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet*.<sup>8</sup>

Les Lumières en Russie sont devenues une utopie grandiose. L'histoire de la civilisation de ce pays est faite d'un mélange contradictoire: assimilation avide des idées venus de l'Occident et lutte acharnée contre elle. Alexandre Blok, dans *Les Scythes*, a bien exprimé cette contradiction:

La Russie est un Sphinx en joie et en pleurs  
Et se baignant dans le sang noir, elle regarde,  
Elle te regarde avec haine et amour.<sup>9</sup>

<sup>7</sup> Voir Joseph de Maistre: Lettre au Cavalier de Rossi du 27 août 1811: Dans: *Œuvres Complètes*. 14 vols. Lyon: Vitte 1884-1887, vol. 12, pp. 59s.

<sup>8</sup> Cf. Iouri Lotman: « Le caractère spécifique des Lumières russes ». Dans: *L'homme des Lumières. De Paris à Pétersbourg*. Napoli: Vivarium/Paris: Maison des sciences de l'homme 1995, p. 323.

<sup>9</sup> Cf. Alexandre Blok: *Les Scythes*. [www.babelio.com/livres/Blok-Les-Scythes/677042](http://www.babelio.com/livres/Blok-Les-Scythes/677042).

« Elle te regarde » signifie dans ce vers: elle regarde l'Occident (avec « haine et amour »).

#### 4. L'axe de la civilisation européenne

La Russie s'est présentée depuis trois siècles sous de multiples visages; elle en a changé plusieurs fois. Il n'existe rien de tel qui serait l'essence de la Russie, ou encore, comme on dit, « la Russie éternelle ». Il n'existe pas non plus d'entité stable qui sera l'Europe ou l'Occident. Comme la Russie, l'Occident est multiple et il est le plus souvent divisé à propos de la Russie: celle-ci au même moment fait réagir différemment l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, la France ou la Pologne. Dans son livre sur la Russie aux yeux de l'Occident, Martin Malia introduit un excellent et pratique outil conceptuel – la notion du « gradient »<sup>10</sup> – d'une pente en escalier qui descend d'Ouest à l'Est. La marche la plus élevée et la plus « moderne » est occupée, selon lui, par l'Angleterre et la France, un degré plus bas sont les pays germaniques, plus bas encore les pays polonais et hongrois, la dernière marche est constituée par la Russie. Mais l'escalier tout entier est européen, et la Russie, à son étage, suit encore le modèle européen, distinct indiscutablement du monde turc, persan ou chinois. Il est curieux de constater que Malia ait pris pour le titre de son livre (en anglais : *Russia under Western Eyes*) le célèbre roman de Joseph Conrad *Sous les yeux de l'Occident* (1911). Le but de Joseph Conrad Korzeniowski, né à Berdyczów en Ukraine, était de réagir contre la mode russiste consécutive à la lecture du roman russe lancée par Eugène Melchior Voguë. Joseph Conrad a voulu faire toucher du doigt quelque chose de spécifiquement étrange, maléfique et qui fait dire à tout Polonais qu'en Russie on est « ailleurs ». Les peuples indiscutablement européens les Polonais, mais aussi les Ukrainiens, les Baltes, les Hongrois, ou les Tchèques ont une expérience que l'on ne peut prendre à la légère. On n'a qu'à voir à ce propos les récits de Gustaw Herling-Grudziński (*Un autre monde*, 1951), de Czesław Miłosz (*Notre Europe à nous*, 1958), ou de Joseph Czapski (*Terre inhumaine*, 1949). La Russie, ils la connaissent! Ils ne la haïssent pas, l'aiment souvent, mais de là à la mettre en Europe? On serait étonné! Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la Russie a conquis Ukraine, Pologne et pays baltes, soit des régions nettement plus développées et plus indiscutablement européennes. Les moyens étaient ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle: arrangement avec les aristocraties locales, qui fournissent ensuite des cadres pour l'empire, et, au besoin, écrasement militaire. Il faut remarquer que cette extention a été présentée à la conscience russe comme une « réunion » de terres qui appartenaient de toute éternité à la Russie et qu'elle accueillait avec « amour », comme le Père reçoit l'enfant prodigue (en bon français on appelle ce genre de discours: « Le renard prêche aux poules »). D'ailleurs les Polonais ne sont pas seuls à constater cette étrangeté russe. Le grand laboratoire de la pensée, l'Allemagne romantique, élabore un autre concept – celui de « Sonderweg » (de « chemin séparé »). Il oppose à « Civilisation » la notion de « Kultur ».

Avec le canon littéraire et historique de Guizot le concept de la civilisation européenne se complique encore plus. Il consiste en la fusion de l'héritage chrétien, romain et germanique. L'axe (le partage) de l'Europe se déplace: ce n'est plus l'espace franco-anglais, mais celui du Saint Empire romain germanique. À cette époque, à part Mickiewicz qui voit la Pologne et la Russie comme « deux sœurs » (dans son *Cours des littératures slaves* au Collège de France) et quelques nationalistes réunis au Congrès de Prague, tournés vers la Russie par crainte du pan-germanisme, on ne trouve personne qui soit partisan fervent de la tutelle russe. On sait à quel point la guerre de Crimée était une véritable catastrophe pour le gouvernement de Nicolas I<sup>er</sup>, mais comme disait prophétiquement Joseph de Maistre: « Toute nation a le gouvernement qu'elle mérite » – ceci est valable jusqu'à nos jours...

#### 5. Conclusion

La grande question qui se pose dès lors, et surtout dans cette Europe que nous vivons aujourd'hui, se ramène à ceci: subsiste-t-il entre la société démocratique occidentale (l'Ouest) et la société russe (l'Est) assez de traits communs pour justifier la comparaison et, du même coup, pour justifier tout espoir péd-

<sup>10</sup> Martin Malia: *L'Occident et l'énigme russe. Du Cavalier de Bronze au mausolée de Lénine*. Paris: Seuil 2003, p. 29.

agogique de l'européaniser? La réponse positive demeure valable à condition néanmoins que les États européens se rendent compte que l'efficacité éducative et le succès de réintégrer la Russie dans le canon culturel de l'Europe dépend en grande partie de leur capacité d'action collective. Alors à l'heure actuelle, dans les longues délais qui nous séparent d'une Russie vraiment européenne, le discernement doit accompagner la sympathie, voire la volonté politique. Il ne faut pas confondre les mots avec les choses, les déclarations avec les actions. Ce ne sont pas les intellectuels ou la propagande officielle d'un ex-guébiste qui peuvent décider si la Russie se tournera ou non vers l'Europe; c'est finalement les Russes eux-même qui vont décider de leur vocation: européenne ou asiatique. L'histoire de la Russie nous apprend qu'en « voulant avoir le drap et l'argent » (ou plutôt « le lard et le cochon »), elle savait magnifiquement jouer sur ces deux registres au détriment de l'Europe stupéfaite. Ainsi, il ne faut plus la croire sur parole, mais la juger sur ses actes.

Dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, alors que la Russie traversait une période d'épanouissement en tous domaines, Alexandre Blok, déjà cité, a confié dans son poème, qu'il voyait se lever au-dessus de son pays: « l'étoile de la nouvelle Amérique »<sup>11</sup>. „Nouvelle Amérique“ ou Russie d'Europe, peu importe: ce que l'on peut espérer pour les Russes après leurs longues déceptions et de leurs efforts renouvelés, c'est l'achèvement d'une Russie civilisée rejoignant enfin et de manière définitive les grandes nations occidentales. Une Grande Europe politique et culturelle sera, espérons-le, un argument vivant et décisif en faveur de l'orientation européenne de la nouvelle Russie.

## Bibliographie

### Sources

Blok, Alexandre: *Les Scythes*. [www.babelio.com/livres/Blok-Les-Scythes/677042](http://www.babelio.com/livres/Blok-Les-Scythes/677042).

— : *Novaja Amerika (L'Amérique nouvelle)*. Dans: *Sobranie sočinenij v vos'mi tomach*. 8 vols. Moskva/Leningrad: Gosudarstvennoe Izdat. Chudožestvennoj Literaturny 1960 (1898-1921), vol. 8, pp. 396-398.

De Maistre, Joseph: « Lettre au Cavalier de Rossi du 27 août 1811 ». Dans: *Œuvres Complètes*. 14 vols. Lyon: Vitte 1884-1887, vol. 12, p. 59s.

Pierling, Paul: *La Russie et le Saint-Siège. Etudes diplomatiques*. 5 vols. Paris: Plon 1886-1912, vol. 1.

### Ouvrages critiques

Compagnon, Antoine: *Le Démon de la théorie*. Paris: Seuil 1998.

Curtius, Ernst Robert: *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*. Paris : P.U.F 1956.

Encausse, Hélène Carrère d': *Le malheur russe. Essai sur le meurtre politique*. Fayard: Paris 1988.

Etkind, Efim/Nivat, Georges/Serman, Ilya/Strada, Vittorio: *Histoire de la littérature russe. Des origines aux Lumières*. 6 vols. Paris: Fayard 1988-2005, vol. 1.

Gusdorf, Georges: *Les origines des sciences humaines (Antiquité, Moyen Âge, Renaissance)*. Paris: Payot 1967.

Heller, Michel: *Histoire de la Russie et de son empire*. Paris: Flammarion 2009 (Champs, 410).

Kourbski, André: *Histoire du règne de Jean IV (Ivan-le-Terrible)*. Trad. par M. Forstetter. Genève: Droz 1965.

Leroy-Beaulieu, Anatole: *L'Empire des Tsars et les Russes*. Paris: Robert Laffont 1990.

Lotman, Iouri: « Le caractère spécifique des Lumières russes ». Dans: *L'homme des Lumières. De Paris à*

<sup>11</sup> Voir Alexandre Blok: *Novaja Amerika (L'Amérique nouvelle)*. Dans: *Sobranie sočinenij v vos'mi tomach*. 8 vols., Moskva/Leningrad: Gosudarstvennoe Izdat. Chudožestvennoj Literaturny 1960 (1898-1921), vol. 8, pp. 396-398: « Ainsi, sur la steppe verte j'ai vu s'allumer / L'étoile de la nouvelle Amérique ». Voir Marietta Tchoudakova: « Quelques réflexions à propos de l'exotisme ». Trad. par Fanny Mossière. Dans: *Etudes de Lettres* 2-3, 2009, pp. 203-216.

- Pétersbourg*, Napoli: Vivarium/Paris: Maison des sciences de l'homme 1995, p. 323.
- Malia, Martin: *L'Occident et l'énigme russe. Du Cavalier de bronze au mausolée de Lénine*. Paris: Seuil 2003.
- Milosz, Czeslaw: *Histoire de la littérature polonaise*. Paris: Fayard 1986.
- Pipes, Richard: *Histoire de la Russie des tsars*. Paris: Perrin 2013.
- Schaer, Roland: *L'invention des musées*. Paris: Gallimard 1993 (Découvertes Gallimard).
- Schuman, Robert: *Pour l'Europe*. Genève: Nagel 2005 (1965) (Écrits politiques).
- Tchoudakova, Marietta: « Quelques réflexions à propos de l'exotisme ». Trad. par Fanny Mossière. Dans: *Études de Lettres* 2-3, 2009, pp. 203-216.
- Waliszewski, Kazimierz: *Ivan le Terrible*. Paris: Plon 1930 (1904) (Les origines de la Russie moderne).